POISSON D'AVRIL

1866.

REVERIES

D'UN

HOMME



A

FIGURE-BEATE.

LECTEURS,

Il y a temps pour tout. Je vous préviens donc que j'ai fini d'écrire des *bêtises*; mais ce qui est fait est fait, et je n'ai pas à demander pardon ni à Dieu ni aux hommes pour le léger scandale que j'ai pu causer. Le repentir m'absout devant Dieu. Quant aux hommes, s'ils s'obstinent à me regarder d'un œil sévère, je les ferai décontenancer par le MISÉRICORDIEUX qui sauva la femme adultère en deux mots. Il peut bien encore faire taire les accusateurs impitoyables.

Si personne ne se mêlait de mes affaires avec le Divin les choses n'en iraient que mieux, à présent surtout que nous sommes en assez bons termes.

Jugez-en.

Hier encore il me disait dans un langage à ma portée :

Petite bête
Sotte, indiscrète
Qu'un jour j'ai faite,
Je ne sais où,
Sors de ton trou,
Petit hibou,
Pour que je t'aime
Comme moi-même,
Beauté suprême !

Si je voulais
Je te ferais
Mettre aux arrêts ;
Mais je préfère,
Vu ta misère
Comme un bon père
Te pardonner,
Sans chicaner,
Pour t'amener
A bien comprendre
Qu'il faut te rendre
A mon cœur tendre.

Quand j'ai vu qu'il le prenait sur ce ton là, j'ai répondu, *sous toutes réserves que de droit*, et comme par manière d'exception à la forme, à la façon des pauvres plaideurs ou mieux des plaideurs pauvres :

Dans une ornière
Ta main altière
Prit ma poussière,
Mon beau Seigneur.
Pour ton honneur
Fais mon bonheur.
Après je t'aime
Plus que moi-même
Bonté suprême !

En m'entendant parler de la sorte, bien des gens, mon bon curé en tête, se sont signés et ils ont dit qu'ils ne voudraient pas être dans ma peau à l'heure de mon decès ; mais je ris de leur crainte chimérique, car

Je le sais bien, mon âme
Est trop riche d'amour
Pour que Dieu la condamne
A le maudire, un jour.

En vérité, si j'étais en paix avec les hommes comme je le suis avec Dieu, je ne craindrais pas tant de perdre ma place, je vivrais tranquille, j'écrirais plus librement et je pense que je vous présenterais des vers un peu moins mal tournés.

Eh ! pourtant qui ai-je à craindre ?

Ce n'est pas l'honorable M. Cartier, l'Empereur des Bleus : il m'a fait trop de bien pour me vouloir du mal.

Ce n'est pas l'honorable M. Dorion, le Roi des Rouges : quand il l'a pu, il n'a pas voulu me nuire ; d'ailleurs je sais qu'il guette l'occasion de m'être utile.

Ce n'est pas non plus notre Saint Evêque ; il est toujours prêt à pardonner et à bénir. Non, ces Messieurs ne sont pas ceux que je redoute. Mais il y en a d'autres qui ne reculent pas devant la calomnie et qui aiment à se vautrer dans la fange des sales intrigues. Heureusement qu'ils ne sont pas

très nombreux. Ceux-là paraissent bons et ne le sont pas ; ils ont le regard oblique et pour peu qu'on ait de discernement on les reconnaîtra bien sans que je les nomme. Leur manque de charité à mon égard a pour prétexte le désir qu'ils me supposent de faire la guerre aux préjugés, comme si un honnête homme pouvait jamais avoir une telle pensée.

Moi, détruire les préjugés ?

Mais ! ce serait bouleverser l'ordre dans la société, fermer les temples, dépeupler le ciel, comme a dit Alfred de Musset, ôter à père, fils, mère et fille, ces sentiments si doux qui ont noms " amour maternel, amour filial." Ce serait ôter aux hommes le pain quotidien, leur ravir la manne céleste que la Providence envoie à tous les peuples indistinctement avec une telle profusion qu'ils crèvent de santé. Personne ne le contestera, cette manne-ci vaut infiniment mieux que l'autre. L'ancienne ne pouvait supporter la vue du soleil, et la nouvelle le regarde hardiment en face.

Où celle-là se fondait, celle-ci se durcit.

Moi, détruire les préjugés ?

Mais ! ce serait vouloir faire descendre ma Très-Auguste Souveraine du trône dont elle est le plus beau, le plus pur ornement, ce serait m'ôter le pain de la bouche, car enfin que deviendrais-je s'il n'y avait plus de greffe, moi qui ne suis bon qu'à compter les étoiles sans jamais parvenir à en savoir le nombre, et à contempler le ciel où ils ne veulent pas que j'aille en partant d'ici : mais heureusement qu'ils n'en sont pas les maitres.

Moi, détruire les préjugés ?

Mais ! que répondrait le père à cette charmante petite fille de quatre ans à laquelle échet un tout petit frère, et qui demande si candidement d'où lui vient ce joli présent, et pourquoi maman est au lit si malade aujourd'hui, elle, si bien portante hier ?

Et les maris donc qui rentrent très tard, comment

entretiendraient-ils la paix dans le ménage, si le préjugé sous l'habit empesé de "*Une affaire très importante,*" ne venait complaisamment à leur secours.

Moi, détruire les préjugés ?

Mais ! ce serait ôter au jeune homme pauvre le moyen d'épouser une riche héritière, et à la jolie fille pauvre celui de gagner le cœur d'un fils unique ; ce serait priver les autres ainsi que moi du droit d'assommer les Ministres de Sa Majesté en tous temps et les Représentants du peuple pendant quatre mois de l'année à coups de placets, protets bien ou mal fondés, plus ou moins entachés de libelle, Requêtes libellées ou non libellées toujours frivoles et souvent vexatoires, et autres choses pareillement ennuyeuses que les Elus du peuple, et surtout les ministres, ont le bon esprit de ne jamais lire, et tout cela sans qu'il en coûte un seul sou ni aux assommeurs ni aux assommés. Peut-être en coûte-t-il à quelqu'un, mais le divin préjugé est toujours là, avec son air de parfait gentil-homme, qui arrange si bien les choses que personne ne se plaint.

Moi, détruire les préjugés ?

Mais ! ce serait abolir les Prérogatives de la couronne et surtout celles de M. F. sous-chef d'un certain département public, joli homme blond à qui le grassayement sied bien, et qui ne passe guère une semaine sans écrire aux greffiers des nouveaux districts des lettres d'avertissements et de reproches, jamais divertissantes et toujours désolantes.

Et des compliments ?

Jamais ! c'est à en crever de rage.

Moi, détruire les préjugés ?

Mais ! ce serait priver les membres du Parlement, ces enfants gâtés du peuple, du plaisir de faire entendre leur jolie voix en disant *devant la Chambre et le Pays* qu'il est *urgent* que les greffiers, ces grippe-sous, fassent *immédiatement* Rapport de ci, Rapport de ça, Rapport de je ne sais quoi encore, lesquels

Rapports coûtent des semaines (quand ce n'est pas des mois) de travail à Messieurs les fainéants à qui on ne dit seulement pas, merci. Mais que voulez-vous que j'y fasse ? qui est valet n'est pas maître.

Enfin mille ans ne me suffiraient pas pour énumérer les merveilles qu'opèrent les préjugés. En vérité, je vous le dis, il est aussi difficile à un homme de détruire les préjugés qui sont des dons de Dieu, immuables comme leur auteur, qu'il le serait à un pucer on d'avaler notre globe d'une seule bouchée.

Alors, comment a-t-on pu me supposer tant de folie unie à tant de malice ? Oh ! les méchantes gens qui me chagrinent sans nécessité !

Mais, à supposer que je détruirais mille préjugés, est-ce que je ferais plus que d'ôter une goutte d'eau à la mer ? Pour voler, je n'ai qu'une pauvre plume à mon aile, et ils voudraient encore me la couper. Veulent-ils absolument que je rampe à côté du ver ? Vraiment, ces messieurs ne respectent pas l'humanité.

J'entends la cohue des hypocrites chuchotter derrière moi : " il n'aime ni les Prêtres ni le Prêche."

Pour les Prêtres, c'est faux, archi-faux ; amenez-les moi tous ici que je les baise du plus franc et du plus profond baiser qu'ils aient jamais reçu de leurs Evêques. Mais je suis contre le Prêche, oui contre le Prêche qui ne se fait que tous les sept jours, parce que j'estime que le peuple a besoin d'être prêché—cent fois, par jour.

Je ne suis pas si mécréant que vous pensez, allez ! Croyez-moi, je n'en veux qu'aux ignobles préjugés qui pervertissent le sens moral du peuple et lui font avoir peur de son ombre.

Non ! les morts ne reviennent point, pas même le jour de la Toussaint, ni la veille, ni le lendemain, et il n'y a pas de loup-garou : je le jure sur la part que je prétends en Paradis, et j'en ai une belle, si, comme on l'assure, les moins fins y sont les mieux reçus.

Si les morts reviennent, et s'il y a des loups-garous, pourquoi n'en vois-je pas, moi qui le désire si ardemment ? mais pourvu qu'ils fassent leur apparition en plein midi, car pour la nuit, je les remercie bien : j'ai tant peur alors que je pourrais me fourrer sous la jupe

de ma femme : Or, tout le monde sait bien que pour un mari il y a des postures moins gênantes et des passe-temps plus doux.

A présent, parlons d'autres choses.

Je crois, à bon droit, qu'un homme qui n'écrit pas de manière à se faire comprendre par tout le monde doit des explications à ses lecteurs. Anciennement, du temps des Prophètes par exemple, on ne prenait pas tant de soin. Aussi, vit-on et voit-on encore aujourd'hui les savants se mettre l'esprit à la torture pour deviner ce qu'ils ont pu vouloir dire.

A ce propos, je vous dirai qu'un jour, (probablement pour faire le pendant du corbeau de la fable qui, voulant imiter l'aigle, grand mangeur de moutons, au dire du bon Lafontaine, s'empêtra et fut pris dans la laine d'un bélier,) il me vint tout à coup à l'idée que j'étais assez simple, (Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles,) pour comprendre la vision qu'eut Jean dans l'île de Pathmos. Je savais pourtant alors que des hommes érudits, les uns Protestants, les autres Catholiques, avaient déjà entrepris cette tâche et n'en étaient pas venus à bout tout à fait, puisqu'ils ont différé du blanc au noir dans l'interprétation du Rêve, surtout à l'endroit de *la grande Prostituée.*

N'importe. que je me dis: où l'éléphant ne peut passer, le rat passe aisément.

Je me mis donc à lire, relire, lire et relire cent fois l'Apocalypse. Ce travail ardu dura six grands mois au bout des quels ma femme s'aperçut, bien avant moi, que j'étais........fou!

Ai-je besoin de vous dire s'il m'en est resté quelque chose?

Voilà ce qu'on gagne presque toujours à se mêler d'affaires qui ne nous regardent pas.

Enfin j'ai juré, *mais un peu tard*, qu'on ne me prendrait plus à faire le dur métier de la Devination.

Et l'*Apocalypse?*

Elle est encore là, défiant les plus fortes têtes.

Si vous l'osez, frottez-vous-y. Vous en verrez des drôles de figures, sans compter celle que vous ferez.

A

Comme catholique je ne puis faire autrement que de vénérer les anciens prophètes. Plus, je leur tiens compte des épaisses ténèbres qui les entourèrent pour la plupart; peu ont vu la lumière et beaucoup l'ont entrevue. Mais à présent que la clarté pure brille d'un vif éclat, que le Messie, si longtemps attendu, est enfin venu, et, qu'en partant, il a laissé un Représentant sur la terre ; que ce Représentant, des mieux accrédités, peut parler un langage à la portée de tout le monde, si j'étais le Roi des ours, c'est-à-dire le puissant Empereur de la Russie, et qu'un de mes sujets s'avisât de parler

En style énigmatique,
Fût-il en dalmatique

vite, je lui ferais prendre le chemin de la Sibérie où il apprendrait, avec le temps, que l'air froid assainit les cerveaux malades. Pourquoi parler, si on ne sait pas ce qu'on dit, ou si ceux à qui l'on parle ne nous comprennent pas? Pour voir si j'ai tort de raisonner ainsi, lisez donc le 14e. chapitre de l'Epître de St. Paul aux Corinthiens, il vous en dira des nouvelles.

Ne prenez pas ceci pour une effronterie et encore moins pour une vantardise.

Avant longtemps, je vous servirai une Prophétie de mon crû, une Prophétie vraie où il n'y aura pas d'ambiguité. Le moins fin la comprendra et le plus fin aussi. Je nommerai les choses par leurs noms les peuples et les Rois comparaîtront devant moi, je veux dire devant vous, et vous diront par ma bouche tout ce qui doit leur arriver d'ici à dix ans. Je fixe un terme rapproché afin que nous en voyions tous l'accomplissement, et qu'alors vous me donniez les louanges que je mérite ; ou que, si je radote, comme ont fait tant d'autres avant moi, vous me tourniez en Ridicule..... Ainsi métamorphosé, si j'ai la chance de tomber entre les mains d'une jolie femme, bonne et gracieuse comme la mienne, je vous rendrai grâces.

Je vous conterais bien ma Prophétie de suite, mais ma fortune n'étant qu'ébauchée je craindrais de commettre une imprudence. Pourtant rien d'immoral ne souille mon Rêve.

Rome ne verra pas son nom inscrit au livre de ma Prophétie, parce qu'elle est trop vénérable. L'Espagne n'aura pas cet honneur parce qu'elle a eu au front et sur les deux jouesun ulcère si malin (l'inquisition) quelle est encore dégoûtante à voir. On dirait, cependant, quelle est à la recherche d'une fontaine dont l'eau miraculeuse puisse guérir sa plaie.

Pour plus ample explication de ce qui est rimé dans ce petit livre, il faut vous dire que

S'il est un homme dans le monde qui a entendu sonner midi à l'horloge de sa vie et qui peut, la main sur la conscience, se rendre témoignage qu'il n'a jamais changé de manière de voir en politique, celui-là est un philosephe divin ou un grand imbécile.

N'étant ni l'un ni l'autre, je prends la liberté grande de vous informer que vers l'âge de dix-huit ans (1837-1838) j'étais démocrate outré et sincèrement anglophobe.

Dans le temps, si le diable m'en avait voulu au point de me faire Roi de l'Auricanie, et qu'un anglais fût tombé dans mes domaines, les fourneaux de ma cuisine auraient rôti autre chose que les fesses de John Bull : j'étais tellement friand de chair anglaise que j'aurais bien trouvé moyen d'utiliser les restes de mon individu.

Ma maladie ou plutôt ma rage dura jusqu'à l'arrivée de Lord Elgin, d'heureuse mémoire. Sa conduite impartiale, son grand a mour de la justice, sa sympathie pour les Canadiens et sans doute aussi, la raison venue avec l'âge, aidant, me guérirent complètement ; de sorte qu'aujourd'hui, tel que vous me voyez, j'aime les anglais comme des frères et tout poltron que je suis, je me battrais jusqu'à la mort pour le soutien de la domination anglaise en Canada.

Maintenant si quelqu'un croit que ce changement presque miraculeux est dû à la charge que j'occupe, il n'est pas dans le vrai. D'abord, c'est connu que je n'avais rien mérité et c'est connu aussi que j'étais trop humble et trop insignifiant pour qu'on ait songé, en me casant, à faire autre chose qu'un grand acte de charité.

Vrai, l'emploi n'est pour rien dans ma conversion. C'est, tout simplement, ma fréquentation du peuple qui a opéré le prodige. Je l'ai hanté, le hanteras-tu; je l'ai examiné de près et j'ai vu clairement que, s'il n'était pas mouton, il serait loup. Or, je préfère qu'il soit un gentil agneau; seulement je prierai qu'on ne le tonde pas trop ras; c'est mal sain, en hiver surtout.

Si vous croyez que je déteste le peuple, détrompez-vous, je l'aime à la folie: c'est pour cela que je me gêne si peu d'en parler à cœur ouvert. Des liens très étroits de parenté m'unissent à lui, il est mon père, mon frère, mon oncle et mon neveu; voilà pour le genre le plus noble, mais à coup sur le moins aimable. Au féminin, le peuple est ma mère, ma sœur, ma tante et ma nièce. Je vous fais grâce de mes grands pères, grandes mères, grands oncles et grandes tantes; ils sont tous partis pour le grand voyage et j'en suis bien aise: ils ne me feront plus endêver en m'appelant *grichou*.

Il y a de cela, un peu plus de vingt ans, quand j'entendais quelqu'un appeler le peuple "Roi crotté," j'enrageais.

Je ne connaissais guère, alors, du peuple, que mon papa, son papa, et mes oncles. Je savais qu'ils ne méritaient pas ce sobriquet et ils ne le méritent pas encore aujourd'hui. Mais, comme je ne suis pas le gars, ni le neveu à tous les Pierrots de la Province, je me permets de penser maintenant que, sauf vos parents et les miens, le peuple est un grand nigaud.

L'avez-vous vu et entendu aux élections quand il est plein de whiskey vert et de melasse noire, crier comme une oie, et se battre comme un chien? Je

vous le jure, dans ces occasions, je le trouve bête, mais bête que la moitié est de trop. Décidément, ceux qui lui *donnent des noms* n'ont pas entièrement tort. Quand on pense que cet aveugle-là prétend juger des couleurs, et dire qui lui va mieux du rouge ou du bleu. Vraiment, ça me fait pouffer de rire.... lorsque ça ne me fait pas pleurer.

Mais sitôt que sa triste orgie a pris fin et qu'il devient moins bête, je lui souris, disant : vieux polisson, viens ! que je t'embrasse ; c'est si difficile de ne pas aimer l'étoffe dans laquelle on a été taillé.

Deux femmes d'une éclatante beauté parcourent le monde. Elles y trônent en Reines; les amants se pressent en foule autour d'elles, mais leurs adorateurs ne sont pas les mêmes. L'une s'appelle Monarchie, c'est ma mère à qui je dois tout ; je l'aime davantage parce qu'elle est bonne. L'autre s'appelle République, c'est ma sœur, à qui je ne dois rien, c'est pourquoi je l'aime moins, mais cependant, je l'aime encore beaucoup, parce qu'elle est jeune et belle.

Voilà pour les sentiments.

A présent, je parlerai en simple Philosophe, ou si vous le préférez, en Philosophe simple.

Vers mars 1865, ma sœur agonisait après une maladie de quatre ans (la dernière Révolution Américaine) qui la conduisit aux portes du tombeau. Ma mère la visita et ne pouvant faire plus, l'aida de ses conseils. Si ma mère se fut trouvée à la place de ma sœur, celle-ci n'aurait pas manqué d'occire ma mère, tant elle la déteste ; c'est pourquoi je pense que ma mère a eu tort de ne pas tuer ma sœur. Le mal n'eût pas été grand, puisque ma mère avait le pouvoir de ressusciter ma sœur, en la métamorphosant en deux monarchies d'assez belle apparence.

J'avais toujours cru ma mère plus fine que moi, mais je vois bien que........................ Allons, un bon fils doit respect à sa mère, lors même qu'elle commet les fautes les plus graves.

Tenez-vous bien, ô Rois !

Voici qu'un gros nuage noir monte à l'horizon. Le vent brame comme un cerf en rut. Le tonnerre gronde. Les quatre animaux de l'Apocalypse, *pleins d'yeux devant et derrière, tout à l'entour et au dedans*, mugissent et menacent de rompre leur licou; dans un moment l'orage éclatera !

Tenez-vous bien, vous dis-je, ô Rois!

Tant pis! pour qui sera la dupe. Pour moi, peu s'en faut que je ne m'en moque, puisqu'avant quarante ans j'habiterai un monde où il n'y aura plus ni Roi, ni Président; ce qui ne veut pas dire que mes seigneurs seront exclus du Royaume des cieux, mais seulement que chacun sera libre, n'y servant que Dieu seul.

Oh! la belle chose que le ciel!

Et dire qu'on y verra........ O scandale!.......... des gros chinois ventrus, ronds comme des citrouilles et pas plus catholiques que des concombres, des Nains fétichistes, des Turcs polygames, des Sauvages mangeurs de Chrétien, des Russes schismatiques, et jusqu'à des Patagons, race géante, brutale et indévote. Mais Dieu merci! j'espère que ces barbares auront l'esprit de se ranger parmi les drôles de bêtes décrites par Jean dans son apocalypse.

Et les Mormons?

Ne desespérez point: Dieu est puissant, et puis l'Ecriture ne damne pas absolument l'excellent fils de Bethsabée, l'amoureux à neuf cents femmes; duquel excellent fils le vénéré père a reçu le pardon dû au répentir; mais tout de même que Monseigneur le Roi est venu bien près de *Mormoner*, à ses derniers moments: un dégré de Chaleur de plus et l'affaire était baclée. Mais qu'importe?

Je n'ai pas envie de le cacher, j'ai aimé ma sœur jusqu'à l'adoration: mais il en est de cet amour là

comme des autres; notre âme, étant faite pour le ciel, se lasse à la fin des choses les plus belles en ce monde. Pour preuve, demandez aux époux qui ont vu cent lunes, combien il y en a de celles qu'on appelle mielleuses. S'ils répondent avec sincérité, vous pourrez difficilement revenir de votre étonnement.

Lecteurs, je ne parle pas de vous ni de moi, qui avons des femmes charmantes et fidèles, et que nous aimons toujours de plus en plus. Donc, après avoir tant aimé ma sœur, il y a eu un refroidissement : ce qui n'empêche pas que parfois je me sens tenté encore, mais nous sommes tous si mauvais sujets que je me défie. Durant ces quatre dernières années, ma sœur s'est nourrie de chair humaine. A l'imitation de Saturne, elle a dévoré plus d'un million de ses propres enfants. Après cela, allez vous fier à son amour. A la vérité, ma mère a bien aussi ses petits défauts, mais elle ne s'est jamais avisée de manger le fruit de ses entrailles. Elle offre plus de garantie.

Quand je dis monarchie, j'entends la monarchie constitutionnelle anglaise ; quant aux autres, je n'en donnerais pas un liard. J'excepte pourtant la France, parce qu'elle a une mission divine à remplir. Dieu ne la fera parfaitement libre qu'après qu'elle aura donné la liberté au reste du monde. Elle sera servie la dernière, mais aussi sa part sera la meilleure et la plus glorieuse. Elle gardera les Bonapartes à sa tête pendant mille ans et plus, car, voyez-vous, Bonaparte est synonime de gloire, et la gloire est le principal aliment des Français. Ne tenez aucun compte des folles prédictions des faux Prophètes de nos jours qui pronostiquent par les millésimes ou autrement.

Et les Bourbons ?

Ils peuvent bien se faire une croix sur le bec.

Je ne dis pas cela pour flagorner l'Empereur, puisque, si j'en valais la peine, il ne me ferait pas de bien, parceque j'appartiens tout entier à sa majesté Britannique ; il ne me ferait pas de mal non plus parce que je suis sous la protection du lion anglais et de sa commère la lycorne.

La France semble subir aujourd'hui un régime rigoureux, mais elle s'en trouve bien. Ne vous inquiétez pas pour elle ; sachez qu'il en est des peuples comme des hommes sous plus d'un rapport. croyez-vous, par exemple, que par menaces, caresses, par or et par argent, vous pourriez me faire prendre la vie au sérieux ? Non, j'ai trop pleuré pour ne pas avoir acquis le droit de rire, d'un rire inextinguible, de tout dans ce monde, moins de Dieu, des choses saintes, du Pape que je vénère, des Bonapartes que je révère, de nos Rois que j'idolâtre, et de leurs ministres, en Canada, auxquels je dois le respect et le bon plaisir de sa majesté qui me laisse en place malgré mon insuffisance. Rire des derniers, surtout, serait extrêmement dangereux. C'est ça que ça ne se gène pas de vous expédier une destitution par la Poste et de vous envoyer paître lors même que vous n'auriez qu'une jambe de bois pour vous servir de pattes et pas un seul pouce de terrain en propre où pincer l'herbe.

Nabuchodonosor II a pu : donc ce n'est pas un déshonneur de paître ; mais tout le monde n'a pas l'avantage de pouvoir se dire comme le Roi de Babylone et de Ninive : " Je suis un taureau bien encorné avec une crinière de lion." Si donc on juge à propos de m'envoyer paître un jour, je prie qu'on me donne, c'est bien le moins, la capacité digestive de l'âne ; il y a longtemps qu'on dit que j'en ai la mâchoire et les oreilles. C'est bien, je serai plus tôt prêt à tondre l'herbe des prés fleuris.

Connaissez-vous le proverbe, "*charity begins at home*?"

Pour l'amour de Dieu, n'allez pas me chicaner pour ces quatre mots d'anglais, c'est tout ce que j'en sais, encore ne les ai-je appris qu'hier d'un mien ami, un vrai furet, qui me surprenant à écrire, "charité bien ordonnée comme par soi-même," m'a étonné en disant que j'écrivais de la traduction; et alors, pour éloigner de moi ce péché, il m'a épelé ces quatre mots anglais que j'ai pris, sur sa parole, pour du langage, à cause que ça s'écrit avec les lettres de notre alphabet.

Maintenant est-ce vrai, n'est-ce pas vrai? Dieu le sait.

Charity begins at home!.... Eh! bien, passe pour *charity;* on voit qu'il est parent à un dégré quelconque de "charité." Mais *begins at home* ne passeront pas sans passe-port en règle, et encore faudra-t-il qu'ils s'habillent à neuf. Qui me dit qu'il n'y a pas là-dessous du mormon ou du *fénian*? Ah! maudite tour de Babel, quand un homme bredouille à tel point qu'un autre homme ne peut pas le comprendre, malgré tout son bon vouloir, c'est pourtant de ta faute. Dieu te damne, vilaine tour, car tu seras peut-être un jour la cause que je perdrai mon titre de greffier de la couronne anglaise. Mon doux Jésus! dire que je suis un sujet si fidèle d'une Reine si accomplie, et que je me vois chaque jour exposé à désobéir, faute de pouvoir la comprendre. Mais!.... c'est à en mourir de désespoir!

Quoiqu'il arrive, en conséquence du susdit proverbe, je demande à Dieu, chaque jour, avec une grande ferveur, qu'il inspire, à l'Honorable M. Cartier, le désir de mettre les greffiers des nouveaux districts

sur un pied d'égalité avec les mêmes officiers dans les anciens districts, non pas quant au montant du salaire, (c'est trop connu que les aigre-fins des petites villes ne le méritent pas,) mais seulement quant au mode de paiement des honoraires qui devrait se faire partout au moyen des estampiles. A chaque trimestre, on rendrait compte du montant perçu en petites images de l'honorable M. Galt, et le gouvernement le paierait par un chèque, comme cela se pratique pour les greffiers dans les grands centres. De cette façon, le gouvernement ne perdrait rien et les nouveaux greffiers y gagneraient, ne fût-ce que le plaisir de palper, quatre fois l'an, des sommes assez rondes, sans compter qu'ils ne feraient plus d'épargnes à la copre pour leurs vieux jours. J'ai déjà officiellement demandé cette faveur, ou plutôt cette justice à l'honorable Premier. Il m'a fait répondre ou il ne m'a pas fait répondre, mais toujours que ça m'a été répondu de sa part que c'était *loin de ses vues*. Pourquoi ? je ne puis me l'expliquer.

Pour en revenir à Dieu, je lui demande ensuite de ne pas laisser les pauvres manquer de pain ni de feu. Je ne parle pas de l'habillement ; c'est peu de chose ; il faudrait qu'un homme fût bien court d'argent s'il ne pouvait pas toujours se procurer l'habit économique que portait Adam, avant son mariage.

J'aime le Pape, mais je ne baiserai jamais les laideurs que protège son ombre ; c'est pourquoi je demande encore à Dieu d'humaniser les ultra-Montains, de décapuchonner les Moines pour qu'on leur voie le blanc des yeux ; de leur enjoindre de ne pas faire, en priant, des contorsions et des roulements d'yeux inqualifiables. On peut facilement élever son cœur à Dieu par la prière, sans faire tant de simagrées. Je prie Dieu aussi de leur faire défense expresse de nous crier, à tout instant, qu'il faut passer sa vie dans le cilice, le jeûne et la prière. Le cilice est de trop sans contredit. Mais, certes, c'est une belle et bonne chose que de jeûner et de prier, mais en cela comme en tout, il faut être tempérant ;

l'excès ne valut jamais rien. Si je m'avisais de faire, à la lettre, tout ce qu'ils me disent, je me rachèterais moi-même, et au-delà, et ce serait faire injure à mon sauveur, or, je ne suis pas tenté de lui faire affront ; c'est pourquoi je commence par mettre à profit les mérites de mon doux Jésus : et après, je fais tout juste ce qu'il faut pour ne pas manquer le chemin du ciel. Je ne suis pas de ceux qui aiment à donner leurs restes aux pauvres.

Après ?

Rien ne serait si beau que la Papauté qui représente le plus grand, le plus saint et le plus glorieux des principes.

C'est bien certain qu'avant peu le Pape quittera Rome, mais il n'est pas aussi sûr qu'il viendra se fixer à Joliette. Alors je lui conseille de s'établir en France, il y sera protégé par les milliers de baïonnettes du grand Empereur, et par le respect et l'amour de la fille ainée de l'Eglise. Mais qu'en partant, sa sainteté n'oublie pas de secouer la poussière de ses pieds contre la ville, afin qu'au jour du jugement, elle soit traitée plus sévèrement que Sodôme. Et qu'en partant de ce monde, le St. Père lègue le trône pontifical à un Prélat français. Ses cardinaux Romains en sont dignes, mais les cardinaux français en sont plus dignes.

Je sais bien, moi, que si le Pape ne va pas à Paris, c'est qu'il en est empêché par les Prélats Romains qui voient déjà la succession de Pierre leur échapper. L'exclusivisme touche à sa fin, et tant mieux ! La position n'est plus tenable à Rome.

La Papauté, en France, vivrait mille ans, sans inquiétudes.

Après mille ans ?

Elle aurait peut-être encore des tribulations ; mais qui n'en a pas dans ce bas monde ?

Si quelqu'un est tenté de m'apostropher pour ce que je viens de dire, qu'il sache qu'un Prophète, tout chétif qu'il est, ne discute pas. Il dit ce qu'il sait comme malgré lui ; s'il dit vrai, tant mieux !

Et s'il se trompe ?

Alors, il fait ce que font tous les autres hommes

Pour en revenir à ma mère et à ma sœur, je vous dirai, à vous surtout mes bons amis les Rouges, et je vous le dirai au nom de notre amitié des anciens jours : je vous adjure d'aimer ma mère qui est aussi la vôtre, et de vous défier des charmes trop séduisants de notre sœur commune. Ah ! si vous pouviez aimer M. Cartier comme j'aime M. Dorion, les canadiens-français ne feraient pas si piteuse mine à côté des canadiens-anglais.—Est-ce que les Bleus vous gênent, ces Benjamins toujours si choyés, si heureux ? Fesons comme eux assault de tendresse à notre mère qui a promis, pour vrai, de nous traiter tous en enfants chéris. Embrassons-nous, Judah et Benjamin, au grand contentement de notre père Jacob.

Quand bien même vous continueriez, Bleus et Rouges à vous pourfendre à coups de plumes, cela n'empêchera pas l'Hon. M. Cartier d'être le plus beau type d'homme d'état que nous ayons eu jusqu'ici. Prenons garde ! Si nous nous taisons les pierres parleront ; et ne vaut-il pas mieux devan-

cer les pierres qui n'ont ni yeux, ni oreilles, ni cœur, ni Dieu, ni foi, ni loi. Rendons à César ce qui appartient à César, et le bon Dieu du bon curé de Béranger nous bénira ; si noblesse oblige, gratitude oblige bien davantage.—Si j'étais que de l'Hon. M. Cartier, je jouerais un joli tour à bien du monde. Voici ce que je ferais. Je mourrais de mon vivant pour entendre ceux qui font semblant de me mépriser, me donner de grandes louanges. Vous savez que la sombre majesté de la tombe désarme les plus fiers ennemis, et rend justes envers les morts, ceux-là même qui les ont le plus haïs de leur vivant. Il n'y a pas longtemps que la même chose est arrivée au regretté Sir L. H. Lafontaine avec cette différence, que le savant et beau juge s'en est allé pour ne plus y venir, et n'a pas entendu l'apologie. Ne nous gênons pas de payer, quoiqu'en disent les Bleus, un juste tribut d'hommages à l'honorable M. Dorion ; il le mérite à plus d'un titre ; mais de grâce ne nous croyons point assez pauvres pour ne pas avouer deux hommes éminents dans les rangs canadiens-français.

Dieu du ciel ! ce qui me fait grand plaisir, et ce qui fera que je ne pourrai jamais haïr M. Cartier, *quelque bien qu'il me fasse*, c'est l'heureuse idée qu'il a eue un jour de passer à travers les avocats. Si cette périlleuse entreprise a été la cause de plusieurs mortifications, elle a aussi donné bien des joies, à preuve que me voici si joyeux que je ne puis plus m'empêcher de chanter du matin au soir, et d'aimer tout le monde, même les Rouges et les Bleus. Dans le fond, ce ne sont pas les cœurs qui sont [illegible], mais les esprits qui sont aigris. C'est un mal qui se guérit, le remède est connu, mais c'est l'Esculape pour l'administrer qui n'est pas trouvé. Quand le trouvera-t-on ? Demandez-le à nos entêtés malades.

Ils savent où il est, et ne veulent pas l'appeler.

Pour ce qui est de mon envie de chanter, c'était bien différent il y a dix ans ; quel changement ? On a bien raison de dire que les jours se suivent, mais ne se ressemblent pas.

Mes très chers, si je pouvais donc être premier Ministre de sa Majesté en Canada, une pauvre petite année seulement, que j'en ferais de belles! D'abord, par prudence, j'empocherais deux mille louis clairs et nets; pour moi, c'est une belle petite fortune; pour avoir du cœur à l'ouvrage, il faut être bien payé. Ensuite, je vous donnerais ce que vous méritez, des bonnes places: il faudrait bien aussi faire une petite part aux Bleus, car, après tout, ils ne sont pas si diables qu'on le dit.

Et puis?

Tout le monde serait tenu d'être content et satisfait; et si quelqu'un, homme, femme, ou enfant, s'avisait de critiquer mon administration, je l'enverrais à l'Empereur d'Autriche pour être fouetté: (vous savez que le Bourbon est fouetteur de femmes;) après quoi je le ferais mettre en prison, où je le nourrirais au pain de seigle sec et à l'eau tiède. Quelque mois d'un pareil régime lui ferait pousser une bouche à la place de la gueule.

Je me souviens toujours de mon origine; c'est vous qui m'avez enfanté dans la douleur, et je sens que je suis encore votre enfant à la vibration des fibres de mon cœur, quand l'injustice et l'oppression se dressent devant moi. Mais si mes ennemis pèchent contre moi, je ne me sens pas, pour cela, l'envie de pécher coutr eux,

Car j'ai toujours pensé que les fautes des autres
N'avaient pas la vertu d'atténuer les nôtres.

Je respecte l'autorite comme venant de Dieu et je sais que ceux qui l'exercent ici, *Cartiéristes* ou *Dorionistes*, ont besoin et ont droit de compter sur l'appui ferme et sincère de tout bon Citoyen.

Le vent est à la démocratie loyale; chaque jour, la brise nous apporte ses parfums et ses chants mélodieux. Et cette démocratie-là est toute entière dans la monarchie démocratique anglaise; n'allons pas au-delà, si nous ne voulons pas tomber dans l'anarchie. Nous n'avons qu'une chose à faire, c'est de perfectionner. Les Rois du moyen âge ont disparu pour toujours, c'est à peine si on en garde le souvenir; sujets anglais, nous sommes beaucoup plus favorisés que les autres peuples, car nous avons une Reine du 19e. siècle, une vrai Reine qui est liée par son cœur et par la constitutions à faire la volonté du peuple loyalement exprimée par ses mandataires. Prions ensemble pour qu'elle vive longuement, et disons, chacun en notre particulier, à notrebien-aimée Souveraine:

Que le Dieu, que je sers, te bénisse à jamais.
Qu'il calme tes ennuis et te donne la paix;
Qu'il prenne soin de toi comme de sa prunelle,
Et quand tu partiras pour la vie éternelle;
Qu'il te rende le Prince-Epoux
Dont le souvenir t'est si doux!

Suis-je un démocrate infâme vendu, ou à vendre? Non! et parce que je ne cesse pas d'aimer et de chérir la vraie liberté, et que je déteste souverainement l'anarchie, la pire des oppressions, je m'éprends chaque jour d'avantage d'un grand et véritable amour pour la constitution libérale de l'Angleterre. Elle a toutes les qualités de la République et n'en a pas les défauts, en Canada surtout, où l'aristocratie de l'argent est un mite.

N'est-ce pas le peuple qui gouverne ici, et ses enfans ne sont-ils pas bien placés? Je ne distingue pas entre anglais et canadiens, je sais bien que nous n'avons pas notre part, mais nous l'aurons bientôt si nous le voulons sincèrement. Puisque l'avenir est à nous, oublions donc le passé dans ce qu'il a de trop amer, sans quoi il nous arrivera malheur, les divisions nous tuent.

Parmi nous qui est notaire, docteur, avocat, prêtre, greffier.... *Oh! le Maroufle*.... qui est juge, Evêque, Archevêque, qui est ministre, qui sera gouverneur, ou lieutenant-gouverneur sous la confédération ? L'enfant du peuple partout et toujours.

A la fin, si vous n'êtes pas satisfaits que le dia.... ou plutôt que Dieu vous bénisse, ça l'air plus charitable.

Si les choses ne changent pas en ce pays ainsi que dans tous les autres, je ferai dans ma Prophétie à venir, oui je ferai tout dévorer par les Russes, qui ont des grandes dents, des pattes et des griffes assez longues pour atteindre les cinq parties du monde. Je préfère que les ours mangent tous les peuples que de voir tous les peuples se dévorer entre eux, c'est moins immoral.

Mais je les plains les Poilus du Nord, lorsqu'ils en viendront à mâchonner pèle-mêle, les Rouges et les Bleus ; en auront-ils du fiel dans la gueule et du poil dans les dents!........ S'ils digèrent cela, ils peuvent se rire du choléra-morbus.

Mes amis chéris, bleus et rouges,

Si vous alliez prendre cela pour de la politique, je serais, tôt ou tard, un greffier flambé.

En ce pays qu'est-ce que la politique, s'il vous plaît ?

C'est une vilaine bête, hideuse, vindicative, haineuse, aveugle, qui ne sait pas discerner le bien du mal, l'honnête homme du fripon, l'homme de mérite, de celui qui n'en a pas. Je n'accuse personne en particulier parce qu'il me faudrait accuser tout le monde, moi tout le premier.

Mes anges, êtes-vous bien décidés à ne pas prêter l'oreille à ce que je dis?

Si oui, *fiat voluntas vestra;* car nous vivons dans un siècle et surtout dans un pays où les libertés sont libres..... Nous serions bien heureux pourtant, s'il n'y avait plus ni Rouges ni Bleus, mais seulement des braves canadiens s'aimant bien les uns les autres et fraternisant avec leurs frères, les Anglais.

Et les anglaises?

Bien sûr, nous les adorerions; il est impossible qu'il n'y ait pas toujours un peu de superstition dans l'homme.

Si Dieu et le ministère me prêtent vie et que ma douce moitié me donne la paix, je puis vous dire "au revoir.......

N'est-ce pas Napoléon 1er qui a dit que pour faire la guerre, il faut trois choses: de l'argent, de l'argent, et encore de l'argent? Est-ce que cet homme-là n'a jamais été marié sérieusement en face d'Eglise? Moi, je trouve que pour faire une guerre impitoyable, acharnée, atroce, éternelle, il faut absolument manquer d'argent; et que plus ce métal est rare à la maison, plus la guerre se poursuit avec une recrudescence d'acharnement à cause de la position des parties belligérantes qui sont toujours en présence.

Comment concilier cela?

Il faut que le grand homme se soit trompé, ou que j'aie la berlue.

Et le choléra-morbus qui vient au printemps?

C'est vrai je n'y songeais pas. Mais réflexion faite, j'aime autant être privé du plaisir de vous faire un petit cadeau chaque année, et me voir pour toujours délivré des misères de ce monde—et surtout de la peur..... s.... lache que je suis, je m'en veux-t-y.....

N'insultez pas le choléra, c'est mon ami. Il a des manières brutales, j'en conviens, mais pour peu qu'on sache le prendre, il devient doux comme un agneau.

Comment le prend-on ?

Voici : si vous attendez sa visite, ayez une bouteille de bon vieux cognac à la portée de votre main. Quand vous le sentirez entrer en vous, buvez d'un seul trait ; il ne pourra manquer de se griser avec vous. Si le jeu lui plaît, il voudra se griser de nouveau, et alors il vous laissera vivre : sinon vous dormirez d'un profond sommeil au bout duquel vous vous réveillerez dans le sein d'Abraham ; mais il faudra qu'au préalable vous ayez mis ordre aux affaires de la conscience. C'est le bonheur que je vous souhaite.

Quel bonheur ?

Morb'eu ! celui d'être dans la paix de Dieu et de vous laisser porter aux anges par le choléra ; mais prenez garde ! votre femme et vos enfants pourraient en éprouver une telle joie qu'ils s'empresseraient de vous ensevelir trop tôt. Comme le réveil serait affreux, si vous alliez être enterrés vivants... Cette seule pensée me fait frémir et refroidit considérablement mon enthousiasme pour les jolies choses de l'autre monde.

Et vous, lecteurs, que vous en semble ?

Mais !... attendez donc, je crois qu'un Poëte bien inspiré a dit :

Il est avec le ciel des accommodements.

Donc, il peut y en avoir aussi avec sa servante, madame la Peste.

C'est charmant ! alors, je dirai : Monsieur du choléra-morbus, puisqu'il faut absolument que vous emmeniez quelqu'un, prenez donc mes voisins, âmes dévotes, et veuillez, *Monseigneur*, vous en rapporter à moi du soin de consoler mes voisines.

Ah ! quel bonheur, si je pouvais
M'en tirer à si peu de frais.

Charity begins at home.

Merci ! monsieur l'anglais, vous avez inventé là un proverbe si commode qu'il est impayable : *Gloria tibi !*

Et nos volontaires canadiens ?

Ce sont des braves qui ne veulent pas faire mentir le proverbe " tel père, tel fils."

Dans les circonstances difficiles où nous nous trouvons, on peut, sans exagération, dire d'eux qu'ils sont des héros avant de combattre et qu'ils ne peuvent manquer d'être des demi-Dieux après le combat ; si j'étais Homère je le prouverais amplement, et si j'avais la puissance des fées j'emplirais leurs poches vides, d'or et de pierres précieuses.

Et les Fénians aliàs Fainéants ?

Si je n'étais pas si peureux, je vous en dirais du mal, mais on ne sait pas ce qui peut arriver. Un

curé de ma connaissance disait sagement, quoiqu'en riant, devant des intimes qu'il est prudent de ne pas médire au diable à cause du proverbe, " il est bon d'avoir des amis partout."

A la douce revoyure.

P. S.–Un de mes meilleurs amis vient de m'apprendre que, si mon nouveau-né ressemble à ses ainés, il m'éreintera avec son joli brin de plume, parceque je ne me montre pas assez dévot dans mes écrits. Je lui conseille d'intituler mon *éreintement* " massacre d'un Innocent."

Mon ami a sans doute lu quelque part " qui aime bien, châtie bien." Que l'amitié est ingénieuse !

Comme j'ai l'espoir que le châtiment me sera profitable, je m'écrie d'avance

Pardon ! mon Dieu, pardon !
Pour l'affection sainte
De l'ami qui m'éreinte,
A grand coups de bâton.

Puisque Jésus a pardonné à ses bourreaux je pourrai bien pardonner à mon ami ; mais, afin qu'il puisse proportionner la *punition* au *crime,* je l'informe que mes productions ne sont jamais tirées à plus de 75 exemplaires et qu'elles ne sont adressées qu'à des personnes qui, comme lui, ont la foi vive—ce qui fait que le danger n'est pas grand.

Mon bien-aimé, serait il vrai que vous ne prendrez plus plaisir à m'entendre chanter ?

DISAIN

SUR LE MARIAGE DE LEURS ALTES LE PRINCE ET LA PRINCESSE DE GALLES,—MARS 1864.

Le plus aimé, la plus aimable.
Jurent de se chérir toujours,
Et je vois l'essaim des amours,
Autour de ce couple adorable,
Tresser, en fils de soie et d'or,
Pour l'enfant qui n'est pas encor,
Un berceau, tisser de fins langes
Etincelants de diamants,
Comme en ferait Dieu pour les anges
Qu'au Ciel il crée à tous moments.

NAPOLÉON III ET VICTOR HUGO.

Pourquoi faut-il, hélas ! qu'un Poète adoré,
Loin du pays natal d'angoisses dévoré,
Maudisse dans ses chants le Prince que Dieu donne
A son peuple choisi qui de bonheur rayonne ?

Pourquoi faut-il aussi que le noble Empereur
Ne veuille du Poète adoucir le malheur ?
Napoléon, Hugo, ces gloires de la France
Rapetissent pourtant aux yeux de l'univers
La force de l'épée et le charme des vers :
L'un manque de respect et l'autre de clémence.
Plus d'amour, moins de haine, un peu de charité
Rendrait au cœur du Roi le sujet révolté.
N'ont-ils pas l'un et l'autre une belle couronne
Qui de gloire et d'amour toujours les environne ?
Si Napoléon reste entouré de lauriers,
Hugo s'en va couvert de tresses d'immortelles,
Et le monde, admirant poètes et guerriers,
Ne sait lequel des deux a des palmes plus belles.
Après mille ans, qui plus attire le regard
De la postérité d'Ovide ou de César ?
Poète et conquérant dorment sur un trophée :
L'un tient un sceptre et l'autre a la lyre d'Orphée.

Si tu voulais, ô Prince, un peu te souvenir
Que les muses jadis ont fait grandir Auguste,
Tu ferais bien cesser l'exil--peut-être juste ;—
Et l'illustre Proscrit pourrait s'en revenir.
Sa muse a déjà fait monter jusques aux nues
Le beau nom que ton oncle a gravé sur l'airain
Avec sa grande épée en lettres si connues
Que celui-là le sait qui n'apprit jamais rien.
Ce nom qui retentit de l'un à l'autre pôle,
Pour être porté loin, veut une forte épaule,

Et tu l'as, toi qu'on voit déjà parmi les Rois
Avoir le premier rang et la première voix.
Ton nom se couvrirait d'une nouvelle gloire,
Si le Poète, ô Roi, racontait ton histoire
A la postérité : son crayon merveilleux
Peut du plus vil manant rendre le nom fameux.
Et ! que serait-ce donc si la reconnaissance
Engageait le Poète à chanter la clémence
Du heros qui sauva la France du malheur,
La rendit belle et pure après le déshonneur.

Je voudrais bien la voir, l'admirer cette France
Que tu pris expirante aux mains de cent bandits
Qui l'étranglaient, aidés des cent mille maudits
Qui rôdaient dans Paris, comme on voit sur la grève,
Quand le soleil se couche et que le jour achève,
Ces bandes de lézards verts, jaunes, gris et noirs
Qui sortent de la mer pour courir tous les soirs :
Vils vampires, poltrons au grand jour, dans la plaine,
Mais fiers, cruels, la nuit, aux bords des chemins creux.
Il fallait que tu vinsse, ô Prince valeureux,
Pour traquer ces brigands dont la ville était pleine.
Ah ! la France livrée à ces monstres hideux,
C'était la vierge pure aux bras d'un impudique,
C'était la sainte hostie au palais d'un démon,
Le crime sur l'autel, une voix séraphique
Qui chantait au milieu d'un concert satanique,
Au temple profané, l'abomination !...
Qu'ils soient maudits ! ils ont tué la République.
Ces héros de faubourgs, grands détrôneurs de Rois,
N'ont rien que du mépris pour le peuple et ses droits.
O mon bel Empereur, ce qui fera ta gloire,
Ce qui rendra ton nom dans la suite immortel,
C'est d'avoir tué l'ogre horriblement cruel,
Qui broyait tes enfans dans sa forte mâchoire.
Une action si noble a son prix dans le ciel.
Que les anges de Dieu toujours sèment de roses
Ton sentier ; car tu fis de merveilleuses choses.

Mais tout n'est pas fini : sois heureux si tu peux,
Tant qu'un de tes sujets gémit loin de tes yeux.

La couronne est solide, ô mon Prince, à ta tête,
Et tu peux sans danger rappeler ton Poète.
Ne te lasse donc pas d'être bon, généreux.
Le cœur d'un Roi doit être au moins bon comme deux.
Fais toi, pour lui, soumis, indulgent pour toi-même.
Les vertus d'un grand Prince ornent le diadème.
Ecoute bien, mon Roi, c'est Jésus qui le dit :
On est d'autant plus grand qu'on se fait plus petit.
Si j'avais à mon front ta brillante couronne,
Je ne permettrais pas qu'un seul de mes sujets,
Sous prétexte, se pût passer de mes bienfaits,
Et pour les lui porter je descendrais du trône.
Plus il se montrerait ingrat, fier, dédaigneux,
Et plus je me ferais soumis, officieux :
Plus il détesterait ma présence et ma vue,
Moins il éviterait ma poursuite assidue :
Plus il aurait de haine et plus j'aurais d'amour.
Je le tourmenterais la nuit comme le jour,
Le cœur plein de bonté, les mains pleines de grâces.
S'il voulait s'en défendre, il ne le pourrait pas.
Qu'il vînt où qu'il allât où revînt sur ses traces
Il verrait mes bienfaits s'attacher à ses pas
Et force lui serait de venir dans mes bras,
Le cœur plein de regrets, confesser sa malice
En implorant tout haut la divine justice.
Ce que moi, si petit, je pourrais accomplir
Est-il donc au-dessus des forces d'un grand Prince ?
N'aurais-tu pas compris ?... Dieu voulait que tu vinsse
Comme lui pour chercher, consoler et bénir
Tous ceux qu'auraient brisés les coups de la tempête.
Chrétien, pense à ton frère, et Roi, songe au Poète.

Quel obstacle au retour ?—ce n'est pas l'Océan.
Vous avez des vaisseaux aux contours de géant,
Déployant dans les airs leurs innombrables ailes
Qui peuvent défier le vol des hirondelles.
Vous avez des marins qui gouvernent les eaux
Bien mieux que nos cochers ne mènent leurs chevaux.

Vous êtes fort sur mer et redouté sur terre,
Et tout peuple craindrait de vous mettre en colère.

Est-ce donc l'or qui manque ?—On vous paie, Empe-
[reur,]
De partout des impôts d'une immense valeur ;
Vous êtes entouré de vaillantes cohortes
Qui consument leurs jours et leurs nuits à vos portes.
Oh ! vous vivez heureux sous vos riches lambris.
Mais le pauvre Poëte est là-bas sans abris.
Il n'a pas une place où reposer sa tête,
Quand chacun de ses jours devrait être une fête.
Que je voudrais le voir pour me mettre à genoux
Le contempler un peu, puis un moment l'entendre
Me dire quelque chose avec sa voix si tendre,
Car ses vers sont bien beaux, et ses chants sont si
doux !..

Qu'elle cause a l'exil ?—Des écrits, des paroles
Dites dans un temps où les têtes étaient folles,
Quand tu les fis tourner par un coup bien hardi ;
Hasardeux coup d'état que le ciel a béni.
Quoi ! tu tiens compte au cœur, des rêves du Poëte
Qui voit presque déjà sa république faite,
Qui travaille, qui sue et qui croit que les cieux
Par un prodige, vont rendre le monde heureux
En nous fesant tous bons, nobles, vertueux, sages.
Pendant qu'il voit ainsi s'ouvrir de nouveaux âges,
Que son esprit caresse un espoir si flatteur,
Tu viens, chasses bien loin, foule, tréteau, tribune,
Harangueurs de la rue, à la voix importune,
La canaille hurlante et le tribun menteur,
Et puis, mon Président, tu te fais.... Empereur !
Charmant, en vérité, sublime !...... Mais je pense
Qu'il restait bien encor quelques vertus en France,

Plus d'un cœur généreux, plus d'un génie ardent
Est tombé sur la route où ton char triomphant
A passé ; maintenant regardez en arrière ;
Relevez le Poète étendu sur la terre ;
Il ne méritait pas ce mauvais traitement.
Son motif était noble et son cœur était franc ;
Il avait pour les siens une amour infinie
Et crut pouvoir les rendre heureux en cette vie.
Pour lui la république était un sûr garant
Du bonheur de son peuple et de ses grandes villes.
Maintenant, ô mon Roi, qu'un propice destin,
Dans les desseins de Dieu vous fit maître, un matin,
De son peuple, de lui, de ses terres fertiles,
Montrez-vous généreux ; Si vous ne rendez tout,
Veuillez permettre au moins qu'il aille un peu partout.
Souvenez-vous qu'ils sont bien longs les jours d'ab-
[sence]
Quand on les a passés un peu loin de la France.

Par ton heureux destin, par tout ce qui t'est cher,
Ton Prince impérial, ta Royale Eugénie,
Par votre oncle si grand et son vaste génie,
Pour l'amour de Jésus, courez donc le chercher
Sur votre yacht léger qui court sur l'eau, rapide
Comme le cerf agile ou le cheval numide.
Où bien encor, prêtez-moi tout votre pouvoir
Et de suite j'irai de votre part le voir,
Disant : Napoléon, en sa royale grâce,
Ouvre son cœur de Prince au maître du Parnasse.
Et le chantre divin, pour revoir ses amis,
Ses foyers, sa maison, son féerique Paris
Sans nul doute dira : Je bénis la Puissance
Qui me fait retrouver mon beau pays de France.

Si vous me rebutez, Prince que j'aime tant,
Vous que le ciel a fait Roi du Peuple-Titan,
Vous que le monde entier respecte, admire, honore,
Soyez aimé, béni toujours par les Français ;
Mais si vous m'exaucez, soyez-le plus encore
Par Dieu qui vous combla de si rares bienfaits.

AMEN.

CONTE (1)

SUIVI

DE

Quelques considérations politiques, philosophiques et morales.

AVANT PROPOS

Sachant qu'on les croira beaucoup moins fins qu'ils [sont]
Les savants disent pas les sottises qu'ils font.
On a vu, mainte fois, que, malgré leur jactance,
La moindre chose, un rien, bien souvent les confond.
Mais par bonheur, mon Dieu, que votre Providence
Nous garde du salut qui vient de la science.

I

Un homme se voyait en cas d'être pendu
Pour meurtre ; comme on sait, ce crime est défendu.
L'homme ne peut tuer ni son fils, ni sa fille,
Non pas même sa femme ; il tuerait la famille.

Souvent maître Alexandre ayant bu tout son soûl,
Avait battu la sienne, on ne disait point où ;
Mais querelle advenait, la chose est très certaine,
Car les dames du lieu le prônaient, par centaine.

Or donc, un certain jour.... de fête ? il se peut bien,
Mais toutefois, messieurs, je n'en garantis rien,
Mais sûrement c'était un jour.... d'une semaine.
Donc, ce jour advenant, notre homme avec son poing
Caressa sa moitié, ce qui ne lui plut point
Mais la mécontenta d'une telle manière
Qu'elle jura d'aller vivre sous d'autres cieux.
Comme on le pense bien, la porte de derrière
Fut celle qu'elle prit pour dérober aux yeux
Des voisins vigilants, sa fuite téméraire ;
Femmelette, toujours, fait grand cas du mystère.
La belle disparue, on glosa, tant glosa
Qu'un beau dimanche enfin la police arriva
D'un air mystérieux, la mine renfrognée
Et comme *onc* on la vit, la gueule enfarinée,
Avec ordre de voir, chercher, fouiller, tater,
Faire où trouver un crime et bien constater.
Sa séquelle en besogne enlevait les couvertes,
Regardait sous les lits, à la cave, au grenier,
Furtait dans les lieux clos et les places ouvertes:
On sait comme avec grâce elle fait son métier.

Hélas! la peine allait s'emparer de son âme,
Car elle ne trouvait rien qui pût révéler
Un indice éloigné du meurtre de la femme.
Comme elle était venue, elle allait s'en aller,
Quand *le plus fin des Sept,* appercevant un poële,
Imagina soudain que la dame dedans,
Quoique sans dent, fichu cheveux, chair ni moelle,
Y conservait ses os, témoins très évidents.
Lors, tous de s'élancer sur la chaude retraite
Où, de plein gré, jamais femme la moins discrète
N'eût voulu se cacher, même en plein cœur d'hiver ;
Car, après tout, le feu fait plus de mal que l'air.
Mais que sais-je, à la fin ? stupide, en apparence,
La police, peut-être, avait moins tort qu'on pense.
Ne vous souvient-il plus qu'un homme, un jour, pleu-
[rant]
Cherchait femme noyée en montant le courant ?

Quoiqu'il en soit, du poële on retourne la cendre,
Les braises, les charbons, et... Ciel ! qu'est-ce ? des os

Ronds, plats, courts, longs, enfin, des petits et des gros.
D'une subite horreur nul ne peut se défendre.
Comment douter encor ? le crime est bien commis ;
On jase, on délibère, et conseil est de prendre
Le mari meurtrier qui dans la geôle est mis,
Tandis que les témoins muets, mais très concis
De son crime vont droit au bureau de police
D'Esculappe subir un sévère examen.
Inutile de dire en quoi, quand et comment
Trois médecins fameux, mandés sans leur pelisse,
S'enviennent, au jour dit, discuter doctement
Sur le cas qu'on soumet à leur belle science.

Le cas est épineux, messieurs, de la prudence !

Ils en mirent, l'un dit : examinons d'abord
Si ces os calcinés sont bien les os d'un mort.
Plus j'y réfléchis, plus je crois que c'est folie
De prétendre qu'ils soient d'un animal en vie.
Donc, ces os sont d'un mort, c'est un point décidé.

Or, le grand point était qu'un être eût décédé.

Qu'il est beau de montrer, dans un cas difficile,
Combien la médecine aux hommes est utile !
Mais tous n'y brillent pas par des talents si beaux
Comme dans ce cas-là brilla notre héros.

Le plus jeune lui dit : Votre logique est claire
Et comme un vieux renard vous vous tirez d'affaire.
Vous parlez comme un livre et sans faire d'effort.
Qui vous jalouserait aurait grandement tort.
Qui peut se comparer à vous. ô mon cher maître,
Qui, sans rien dépenser. savez si bien paraître ?
Je dois vous l'avouer, je ne sais pas comment
M'y prendre pour combattre un si fort argument ;

Mais cependant il faut, qu'à votre exemple j'ose
A tous risques montrer si je sais quelque chose.
" Quel est donc l'os tortu que j'apperçois d'abord ?
" On jurerait qu'il vient du chef d'un lapin mort ;
" Mais lapin si peureux, tapis dans la bruyère,
" A-t-il jamais pu prendre un poële pour tannière ?
" Quoi ! l'os est fracturé : ça dénote un corps fort.
" Le meurtrier sans doute aura saisi sa hache
" Et de son crime affreux a terminé la tâche,
" Mais mon affaire est moins de blâmer l'action,
" Que d'en venir de suite à la conclusion.
" Vu cet os et sa forme étrangement coquette
" Chez la femme je dois le placer dans la tête,
" Et s'il n'est pas de là, c'est qu'il vient.... d'autre [part.
" C'est là le sentiment que me dicte mon art."

Bravo ! dit-on ensemble, honneur, honneur aux hom- [mes
Que la science unit comme tous trois nous sommes !

Et le plus vieux reprit : " après que le savoir
" Dans vos doctes avis au monde s'est fait voir,
" A parler le dernier j'hésite, je l'avoue,
" Car je ne voudrais pas vous maculer de boue."

Parlez, parlez, confrère, ajoutent nos docteurs,
Vos paroles de miel sont pleines de douceurs.

" Puisque vous le voulez et que l'état l'exige,
" Je veux bien comme vous dire mon sentiment.
" Mais croyez pas, amis, si je fais un prodige,
" Que j'en veuille à moi seul l'honneur entièrement ;
" Nos travaux sont communs, commune en est la [gloire.

" Je remarque, *céans*, les os d'une mâchoire
" Etrange, biscornue et longue énormément.
" Ça prouve que la bouche était de forme oblongue.
" Or, messieurs, m'est avis que la langue était *longue*
" A qui fut le porteur d'un pareil instrument.
" Je n'hésite donc pas à dire en ce moment,
" Et je le jurerais, au besoin, sur mon âme,
" Que ces os ont orné le haut bout d'une femme,
" Du côté gauche ou droit, soit derrière ou devant.
" Je n'ai pas le défaut de me tromper souvent.
" Répondez, mes amis, ai-je dans mes paroles
" Fait usage impoli de syllabes frivoles ? "

Bravo ! cent fois bravo ! répètent nos docteurs ;
Vive ! vive ! Hypocrate et ses admirateurs !
O peuples, bénissez la sainte Providence
Qui nous combla, pour vous, des dons de la science.

Ça, messieurs, sans bouger, dressez votre rapport
Dans un style énergique, élégant, net et fort.

" Nous, médecins, mandés au bureau de police
" Pour constater un meurtre entaché de malice
" Avons, sans plus tarder, arrivant, vu le cas
" Et décidé qu'advint un horrible trépas.
" Dans un tas d'os fêlés, torturés par la flamme,
" Avons reconnu, vite, un squelette de femme
" Qu'aux yeux de la science un mari peu chrétien
" Dans sa rage infernale assomma comme un chien.
" Coup de hache a paru... circonstance aggravante:
" Mort de femme en résulte.... elle est atténuante.
" Mais, vu qu'un pareil crime a de la gravité,
" En autant qu'il fait tort à la postérité,
" Sommes d'opinion nullement différente
" Que l'assassin, mari dur, soit inquiété,
" De peur de récidive, en cas d'impunité."

" Fait le présent rapport l'an mil huit cent cinquante,
" Environ dix ans moins l'an mil huit cent soixante.
" Il est de plus fait triple et gravement jugé,
" Puis collationné, vu, revu, corrigé."

Le Procureur du Roi sur ce rapport habile
Bâse une procédure encor bien plus subtile.
C'en est fait, l'accusé n'en réchappera pas,
Eût-il pour lui le droit et tous les avocats,
Car, déjà le bourreau voit dresser la potence
Avec un air narquois d'horrible complaisance.

Par un verdict de mort, l'assassin confondu,
Aura huit jours de grâce, avant d'être pendu.
....
....
....
....

Quand errent les savants, Dieu n'en est pas la cause.

Souvent l'homme propose et c'est Dieu qui dispose.

Tel s'en allait chantant qui revint désolé.

Et tel autre pleurait qni fut bien consolé.

Ecoutez ! *Notre morte*, un jour dans la gazette
Lut que son homme était en danger pour sa tête.
Comme le sexe est bon, (malgré qu'il soit méchant,)
Elle n'hésita point et revint sur le champ.
Madame en ses atours élégamment s'habille,
Et s'en vient aussitôt, proprette et bien gentille,
Conter à tout venant que son fidèle époux
Languissait innocent derrière les verroux.
Il fallait voir alors, au sein de notre ville
Que hante la noblesse et la canaille vile,
Comme de toutes parts au prodige on criait
Tandis que, tout penaud, Esculape.... suait !

Mais qu'étaient ces os pris dans la cendre du poële
Et trouvés tout d'abord si gentils, si mignons
Qu'ils ne durent orner qu'une aimable mortelle ?
C'étaient.... le croirez-vous ? des ergots de moutons,

E

Carcasses de lapins, arrêtes de poissons,
Maxillaires de veaux, et fémurs de dindons,
Qu'ensemble les époux, quand ils fesaient ripailles,
Cachaient dessous la cendre avec os de volailles.

Ho! s'il s'était agi dans ces os calcinés
De découvrir un homme ou sa carcasse entière,
Ou bien encor sa jambe, ou son bras ou son nez,
Le cas n'aurait requis qu'une étude ordinaire;
Mais y chercher la femme ou seulement son doigt,
Messieurs, c'était travail moins aisé qu'on ne pense,
Et pour y réussir, il fallait viser droit,
Et, plus que l'homme en a, posséder de science.

O vous donc, chers docteurs, qui cherchiez triom-
[phants
Quelques brins de la femme, à travers la poussière,
Vous étiez plus naïfs que des petits enfants.
Eh! la connaissez-vous quand elle est toute entière?
Bon Dieu! j'aimerais mieux expliquer un mystère
Que déchiffrer la femme, après surtout qu'elle a
Défiguré son être au creuset de la flamme.
Par malheur, si jamais j'en étais réduit là,
Aux dépens de ma vie, aux dépens de mon âme,
Je le déclare net, je ne chercherais pas;
Assis, les bras croisés, j'attendrais le trépas.
Quel homme a jamais su, la femme étant vivante,
Ce qui meut les ressorts de son âme inconstante?
Son physique incompris, ainsi que son moral,
Dans la nature entière est resté sans égal.
Fou donc qui tenterait, dans l'ardeur de bien faire,
D'effleurer seulement cet étrange mystère
Et, s'il y parvenait, où serait son rival?

Après la mort, la femme, énigme compliquée,
Sera pour Dieu longtemps sans doute inexpliquée.

D'où je conclus, en somme, après mûr examen
Qu'Esculape en défaut n'a pas si tort qu'on pense

Car tout autre aurait fait faillite également,
S'il se fût engagé dans ce travail immense.
Au Labyrinthe entré, peut-on faire autrement
Que d'avancer dans l'ombre et d'errer en silence
Jusqu'au moment qu'un monstre, avide de pitance,
Entre ses larges dents vous croque lestement?

II

De nos premiers savants la science est bornée;
D'un abject limon toute chair étant née,
Le plus grand Erudit n'en sait jamais assez.
Dieu dit d'une voix forte à toute âme incarnée:
Allez à cette borne : audelà, finissez.
L'homme dont l'intellect se lie à la matière
Ne voit pas un fétu qu'il n'y trouve un mystère.
Le vermisseau qui rampe ou l'épi de froment
Est une œuvre où se perd son faible entendement;
Mais Dieu qui créa tout dans sa bonté suprême,
Pour tout voir à la fois, se regarde lui-même :
Car tout a vie en lui comme lui vit en tout,
Dans les corps, dans le vide, et son œil est partout.
Dieu règne dans l'enfer comme il habite au temple.
Et pourtant Dieu c'est....Rien! en voulez-vous
[l'exemple?
J'ai nié, n'est-ce pas? vous m'avez entendu.
Comment Dieu ne m'a-t-il pas encor confondu?
Eh! bien Oui, Dieu, c'est Rien! mais la matière
[est ample,
Car mon œil, dans le vide aisément la contemple.

Qui fit ce grand espace où restent suspendus
Des mondes merveilleux qui nous semble perdus?
D'où sortent les soleils semés dans l'étendue,
Ces globes si brillants que la vue éperdue,
Admirant leur éclat les croit tous confondus.
Qui les a faits? c'est Dieu. De quoi? de rien. Lui-
[même
Cependant de ses mains fit son œuvre suprême.
Où le prit-il? dans rien. Sans l'offenser beaucoup
Je crois qu'avant son œuvre il habitait partout,

Connaissait toute chose et remplissait le vide
Où sommeillait encor corps compact ou liquide ;
Qu'enfin comme en ce jour il était tout dans tout.
Quelque chose qui fût, invisible ou visible,
Même rien, sous sa main, avait un corps tangible.
Or, si beaucoup, si rien, si tout subit sa loi,
En fesant tout de rien, il a tout pris dans soi.
Mais comme un voile épais notre bassesse extrême
Nous cache entièrement Dieu, la grandeur suprême ;
Eux, vous, moi, tous en lui, lui-même entier dans rien.
Donc, je puis sans péril, sans craindre l'anathème,
Avancer hardiment que Rien.... c'est Dieu quand
[même.

Dans son immensité, Dieu seul se comprend bien.
Il est dans le zéphyr qui fait frissonner l'onde ;
Il est dans l'ouragan qui bouleverse un monde ;
Je ne puis rien toucher qu'il ne soit sous ma main,
Que j'aille au nord, au sud, il est dans mon chemin.
C'est lui que je contemple au lever de l'aurore,
Dans mon rêve, la nuit, je le retrouve encore.
Il se plait dans le juste, il cherche le pécheur,
Lui montre plus d'amour, afin qu'il soit meilleur.
Dites, en vérité, cet être est bien étrange !
Au nord, au sud, à l'ouest, l'est, ici, là, partout
Il comble le néant, ciel et terre, enfin tout.
Qui peut le contenir entier ? — Le pli d'un lange.

Que vais-je me mêler, misérable avorton,
D'expliquer Dieu ; ma voix à peine rend un son.
Surpris plus qu'irrité de mon audace extrême,
Seigneur, ne ris-tu pas, là-haut, de mon dilemme !

Insensé qui voudra d'un regard scrutateur
De ton immensité sonder la profondeur·
Paul, ravi dans les cieux, n'y comprit rien lui-même.
Lazare, enseveli dans l'horreur du tombeau,
Ayant, de son linceul, secoué la poussière,
Semblait devoir jeter une vive lumière
Sur la nuit du sépulcre et les secrets d'en haut ;

Mais la tombe vaincue a désarmé son maître.
Le juste ressuscite et dit ne rien connaître
Des merveilles du ciel que l'ange a dit si beau.
Quoi ! vous avez percé les profondes ténèbres
Qui couvrent de la mort les campagnes funèbres,
Lazare, et vous n'avez rien appris de nouveau?
Pourquoi donc ce secret à tous impénétrable?
Vu face à face, Dieu serait-il moins aimable?

J'entends l'Esprit qui dit : regarde autour de toi,
Ce que tu vois en haut, en bas, partout, c'est moi.
Je me recueille et dis : l'Esprit est véritable.

....

....

....

....

....

DIEU.

Dieu, c'est l'astre éclatant qui le jour m'éblouit,
C'est l'étoile au ciel bleu qui scintille la nuit;
Et c'est le reflet d'or, c'est la perle qui brille
Au front candide et pur de toute jeune fille;
C'est la rose vermeille ouvrant son bouton d'or
Afin que le zéphir vienne et revienne encor
Déposer un baiser au fond de sa corolle.
En naissant, elle a vu que son règne est d'un jour,
Et que celui qu'elle aime est léger et frivole;
Aussi, la voyez-vous, joyeuse, ardente, et folle
En un bien court moment se consumer d'amour.
C'est le blanc lys baigné des larmes de l'aurore;
C'est le regard béni de l'ange qu'on adore.

Dieu, c'est le Roi clément que le peuple bénit;
C'est le peuple soumis que le bon Roi chérit;
C'est le fils vertueux, c'est la fille soumise.
Et c'est l'Apôtre Saint qui gouverne l'Eglise.
C'est le nuage ombreux qui passe à l'Occident;
C'est le rayon pourpré qui brille à l'Orient.

Dieu, c'est le peuple uni dont la vertu civique
Ecarte le danger de vivre en république.
Mais ce peuple-modèle, où l'allez-vous trouver,
Mes beaux républicains, pour vous faire approuver?
J'abhorre tes excès, folle démagogie.
Je ne te connais pas, ô Roi de droit divin,
Pièces de faux aloi qui passez dans l'orgie.
Dieu qui fit l'homme libre a mis dedans sa main

Le sceptre et la couronne afin qu'il les confie
A qui les portera purs, exempts d'infamie.
Dans ce siècle éclairé, c'est une vérité
Que le peuple résume en lui l'autorité ;
Mais pour ce front multiple où prendre un diadême ?
Le peuple devra donc, y renonçant lui-même,
Choisir, pour le porter, un seul chef ou plusieurs
Suivant que ses destins lui paraîtront meilleurs.
Dieu bénit son bon peuple, en lui se glorifie.
Qu'importe à Dieu la forme ? Empire, Monarchie
Ou République, tout peut rendre un peuple heureux
S'il sait garder son cœur simple, bon, vertueux.
J'estime cependant qu'un peuple a la sagesse
Quand il s'impose un Roi que l'amour du bien presse.

Un seul gouverne mieux que mille réunis,
Parcequ'ils sont jamais de sentiment unis.
L'un pense d'une sorte, et l'autre à sa manière,
(Tous deux consciencieux) envisage l'affaire.
Ainsi, quand doit le coup arriver promptement,
La main, pour le porter, se presse lentement.
Un stylet dans deux mains ne peut être efficace ;
En trente, moins encore : en mille, point du tout :
Pour frapper sûrement, trop lent viendrait le coup.
Je sais plus d'une affaire où le nombre embarrasse.
Votre char attelé de cent fameux coursiers,
Montés, si vous voulez, par cent bons écuyers,
Pourra-t-il jamais faire une course rapide
Comme un cheval ardent qu'une main sûre guide ?
Quand le chasseur hésite à tirer l'aigle au vol,
Bien souvent il s'en va sans rien mettre en sa poche,
Ou remporte un oiseau qui ne vaut pas un sol.
C'est alors qu'un peu tard lui-même se reproche
De n'avoir pas surpris l'aigle dès qu'il l'a vu :
Peut-être que son coup n'eût pas été perdu.
Toute affaire d'état veut beaucoup de prudence,
Demande le secret et marche en diligence.
Mais quel secret se garde, étant connu de trois ?
Eh ! que sera-t-ce donc, si le nombre cent fois
De ceux qui l'ont connu se multiplie encore ?
Votre projet se cache et personne l'ignore.

Je voudais un Roi fort qui dît : l'Etat, c'est moi ! (2)
Peuple, tu m'as élu pour te dicter la loi.
Un chef, délibérant seul, fait tout avec ordre ;
Cent avis différents amènent le désordre.

Aujourd'hui devant tous, j'ai tort, je le comprends ;
Mais j'ai la confiance, au train que vont les choses,
Que je serai compris bien avant cinquante ans :
Les Républiques vont éparpillant leurs roses.

Ma parole est sincère, homme des champs, crois-moi :
Pour être heureux, sois bon, obéis à ton Roi,
Selon que le prescrit le divin Evangile.
Si tu haïs un maître, en chériras-tu mille ?
Quand tu l'auras choisi s'il a quelque défaut,
Tu peux le mettre à bas, mais souffre-le plutôt.
Toute peine a son terme et Dieu qui te regarde
Te chérit dans son cœur d'un amour sans égal.
Il saura, dans son temps, quand pressera le mal
Mettre fin aux excès de ton tyran ; prends garde !
Saül, fils de l'ânier, ce Prince aimé de Dieu,
Devenu méchant Roi, fut puni dans son lieu.
Jésabel, cette Reine ardente dans le crime,
De ses nombreux excès à la fin fut victime.
Et David n'écoutant que ses mauvais penchants,
A se voir châtier, ne tarda pas longtemps ;
Et l'impie Athalie aujourd'hui sert d'exemple
Aux Princes qui voudraient braver Dieu dans son
[temple.
Nabuchodonosor, broutant l'herbe des champs,
Te montre-t-il que Dieu chérit les Rois méchants ?
Que te dirais-je enfin ? Dans tous les temps Dieu veille
Et le cri de son peuple arrive à son oreille.

Mais tu diras : Je souffre en attendant ! c'est vrai !....
Que tu serais heureux, qui t'a donc assuré ?
Pour adoucir ton mal pense à ton origine.
Sur la race d'Adam la colère divine

Tombe comme un torrent dont la chûte engloutit
Tout, père, mère, enfant fort, faible, grand, petit.
Ici, nul n'est exempt de répandre des larmes,
Ni la fille du Roi, ni ton fils plein de charmes.
Prends-y garde ! les maux que Dieu répand sur toi
N'arrivent pas toujours par la faute du Roi.
La Révolte abrutit, la Sédition tue ;
Pense, quand tu gémis, que Christ but la cigüe.

Vous, Princes qui régnez, faites attention !....
La paix sera prêchée à la condition
Que vous fassiez le bien de vos sujets dociles.
Si vous ne m'écoutez, vous n'êtes pas habiles.
Tant de Rois décollés, tant de sceptres brisés,
De peuples révoltés, d'empires renversés,
Sont-ils pour vous des faits inventés par l'histoire,
Ou qui, quand ils sont vus, sortent de la mémoire ?
Le passé vous accuse, O Rois, réfléchissez !
Comment, peuple, tu ris ! le passé dit assez
Que si le Roi fit mal, tu fis plus mal encore.
Si la honte le prend, plus d'un bienfait l'honore.
Ne t'enorgueillis pas, baisse plutôt le front
Afin que l'étranger qui ne sait pas ton nom
Ignore aussi la tache empreinte sur ta face.
Du pli de ton manteau couvre-toi, quand il passe.
Imprudent ! sais-tu pas que ton crime est écrit
Bien visible à ton front où tout passant le lit ? (3)
Si ton Prince est couvert d'infirmités sans nombre,
O peuple, ton forfait les couvre de son ombre.
Je te trouve méchant ! (4) cependant tu me plais.
Si tes défauts sont grands, tes qualités sont belles
Et je t'honore autant qu'un Roi dans son palais,
Entouré, jour et nuit, de ses gardes fidèles.

La douceur fait aimer quand d'être elle a raison.

Je n'ai que du mépris pour le dernier Bourbon.
Le Roi marchand qui rampe aux pieds de la canaille,
Manquant à son devoir, mérite qu'on le raille.
Honneur à l'Exilé ; j'aime Napoléon
Gourmandant la Révolte au bruit de la mitraille.

Pour combattre Satan, pour dompter tout l'enfer,
Il faut un cœur d'airain, il faut un bras de fer :
Géant qui tue, assomme et jusqu'en leur repaire
Aille attaquer sans peur l'hyène et la vipère.

Je le vois bien : cet homme était choisi de Dieu.
Tenu comme en réserve, il parut en son lieu.
Qu'il sache, celui-là, que Dieu bénit la France
Et ne laisse qu'un temps ses peuples en souffrance.
Les Rois qui sont montés sur le trône, avant lui,
Serviront-ils d'exemple au Prince d'aujourd'hui ?
Les peuples n'auraient pas créé les Républiques,
Pour se soustraire au joug des Princes tyranniques,
Si les Rois, de tout temps, s'étaient bien souvenus
Que leurs sceptres dorés des hommes sont venus.
Les humains ne sont pas nés pour être victimes
D'un Roi brutal, inepte et tout souillé de crimes.
Que le passé, fécond en utiles leçons,
Rende peuples et Rois tous également bons.

Dieu, c'est la bonté même et tout péché s'efface.
Rois, peuples, à genoux : priez, demandez grâce,
Afin que l'Eternel qui voit le fond des cœurs
Pardonne votre offense et vous rende meilleurs.
Devenez des enfants dignes de votre père,
Et votre chaîne à tous deviendra plus légère.

Dieu, c'est l'enfant chéri que j'aimais tant à voir,
Mon petit Chérubin avec son bel œil noir
Que j'ai vu s'envoler, par un dimanche au soir.

Oh ! si j'avais l'espoir de le revoir encore
Au ciel ou sur la terre, autrepart, n'importe où
Je dirais avec joie au Dieu que tout adore
Pour ce bonheur, fais-moi bourreau, martyr ou fou.
Dieu, c'est le bien, le beau, toute chose qu'on aime,
Et surtout c'est l'amour, félicité suprême !
Oui, l'amour ce parfum exquis, délicieux
Qui ravit sur la terre, et nous enivre aux cieux.
Qui peut le définir afin qu'on le comprenne

Ce prodige incompris que renferme la cène ?
La plume est impuissante à peindre son attrait.
Le cœur seul sait sentir ce délice secret
Qui s'empare de l'âme, en éloigne la peine,
Nous inonde de joie et d'un bonheur si grand
Qu'il comble la mesure et déborde souvent
Comme le vin répand quand la coupe est trop pleine.
Pour le savoir goûter, il faut un cœur aimant.

Heureux celui qui sent Dieu parfumer son âme
En y laissant tomber un rayon de sa flamme.
Son cœur se désaltère aux délices sans nom,
Et cette ivresse-là ne connait pas d'affront.
Oh ! que le jour me dure et quel'heure est tardive
Où je dois m'enivrer à la source d'eau vive.
Je le sais bien, mon âme est trop riche d'amour
Pour que Dieu la condamne à le maudire un jour.

Hélas ! mon cœur est plein d'excellentes maximes
Et j'ai des actions qui fourmillent de crimes.
Mais quand je fais le mal, ce n'est pas moi qui veu ;
C'est Satan, dans ma chair, qni la met tout en feu,
Feu brûlant qui dessèche, et consume et dévore
Les bribes de vertus qui me restaient encore.
J'ai l'horreur, O mon Dieu, des choses que je fais.
En les accomplissant je sens que je les hais.
Je suis comme un roseau chancelant et mobile
Qui fléchit même quand l'aquilon est tranquille.
Le Zéphir qui se plaît toujours à voltiger
Me renverse souvent de son souffle léger.
Oh ! qui donc, parmi vous, me donnera des ailes
Pour m'envoler d'un bond aux régions si belles
Où Dieu, principe et fin du plus parfait amour,
Nous inonde de joie en son divin séjour.
J'ai hâte de le voir rayonner dans sa gloire,
Sur son trône entouré de ses blonds séraphins
Dont le sein palpitant est blanc comme l'ivoire,
Et qui chantent en chœur avec les Chérubins
Le sublime hosanna qui réjouit les Saints,
Les transporte, leur rend si douce la mémoire
Des maux qu'ils ont soufferts pour arriver au ciel ;
Beaux anges dont les fronts brillent comme l'étoile

Que Dieu montre le soir, si belle à l'œil mortel.
De ce brillant spectacle, on baisse encor la toile ;
Mais attendons ; bientôt, devenus plus heureux
Nous assisterons là brillants comme des Dieux,
Car la main n'est pas loin qui brise les entraves
Qui fesaient de ces Dieux autant de vils esclaves.

Mais quel œil a vu Dieu d'un regard assuré
Et quel portrait de lui n'est pas défiguré ?
Qui l'a vu dans sa gloire ? à genoux l'ange tremble,
Et depuis six mille ans qu'il le voit, jour et nuit,
Qu'un rayon de ses yeux le charme et l'éblouit,
Il ne peut pas encore dire à quoi Dieu ressemble ;
L'ange admire sans cesse et sans cesse ravi,
Il chante avec amour un cantique sublime.
C'est à peine s'il peut, dans l'ardeur qui l'anime,
Suffire au doux transport dont son cœur est rempli.
Comment vous dirait-il les célestes merveilles
Qui ravissent ses yeux et charment ses oreilles ?
Au comble de l'ivresse, il pense qu'à jouir,
A force de plaisir il croit qu'il va mourir.
Ne l'interrogez pas ; que pourra-t-il vous dire ?
Il aime et bénit Dieu, mais ne peut le décrire.
Invisible dans tout, Dieu se montre dans rien ;
Il remplit ciel et terre et ma main le contient.
Son existence, unique en sa manière d'être,
A l'homme clairement ne se fait pas connaître.
Il fut, il est, sera de toute éternité.
Mon âme, si tu peux, sonde ce grand mystère :
Il n'aura point de fin, il a toujours été
Comme en ce jour visible, éclatant de lumière.
Qui l'a cherché longtemps, ne l'a point rencontré ;
A qui n'y pensait pas, il s'est souvent montré.
Au sein de la lumière, il s'enveloppe d'ombre,
Et quoiqu'il soit unique, on ne sait pas son nombre.
Beaucoup en ont parlé, nul ne l'a défini ;
Car son être est mystère, et son nombre infini.
Qui le croit " Un, " croit bien, parce qu'il est unique.
Qui le dit, "Trois," dit vrai, parce qu'il est plusieurs.
Qu'on le pense " Un, " ici, " Cent millions," ailleurs,
Tous ces calculs divers font le nombre mystique

Qu'enseigne aux nations la vérité biblique.
Toute langue le nomme avec un nom divers,
Tout esprit le conçoit de forme différente,
Mais tous courbent le front dessous sa main puissante.
L'homme de la cité, le barbare aux déserts,
Différant plus entre eux que n'est le fou du sage,
Voient, chacun, dans son âme, à travers un nuage.
Un sublime idéal, être mystérieux,
Qui de rien fit jaillir et la terre et les cieux,
Les appela d'un nom, en fit notre héritage.
Hochelaga si beau, quand il était sauvage,
Dans un culte mystique invoquait Manitou.
Le Nil vit autrefois l'homme devant un chou,
Désireux d'obtenir quelque mince avantage,
Se frapper la poitrine, en ployant le genou.
Hochelaga, chrétien, aperçoit Dieu partout ;
Mais dans un culte saint, moins farouche et plus sage,
Bien qu'il le voie en tout, anoblit son image.
Cent mille nations différentes de mœurs,
De langages, d'habits, de goûts et de couleurs,
Adorent constamment, chacune à sa manière,
Le maître souverain de la nature entière.
Les uns se trompent peu, les autres, nullement ;
Quoi qu'innocents, beaucoup se trompent grande-
[ment
En allant chercher Dieu dans une source immonde.
Mais silence ! celui qui doit juger le monde,
Dès longtemps préparé, tient son van dans sa main
Et seul connait l'ivraie au milieu du bon grain.

Eh ! pensez-vous que Dieu de ses dons soit avare
Pour quiconque le prie en un jargon bizarre ?
Et n'écoute-t-il pas son pauvre abandonné,
Parce qu'il ne sait pas qu'un sauveur nous est né ?
Attendez ! Lui, le Roi d'un si vaste royaume,
De sujets si nombreux, n'a pas qu'un idiôme.

Dieu n'a point d'origine, il est de tout pays,
Et le monde est peuplé de ses enfants chéris.
Il entend toute langue, et l'Indou qui l'adore
Ne peut prier si mal qu'il ne comprenne encore,

Et l'aide et le supplée et lui donne beaucoup,
Parce qu'étant plus pauvre, il a besoin de tout.
Du monde entier Dieu sait la langue variée
Et sa bonté jamais ne se croit mal priée.
Français, vous dites " Dieu," mais l'Africain là-bas,
Pourquoi, si c'est son nom, ne vous comprend-il pas ?
Je l'entends qui soupire, au lever de l'aurore
Un nom qui n'est pas, " Dieu," nom qu'il invoque
[encore,
Après que le soleil, à l'horizon caché,
Depuis longtemps déjà, pour veiller, s'est couché.
Comme vous, entendu de notre commun père
Qu'il appelle pourtant d'un nom bien différent,
Il croit sans doute aussi qu'en sa *belle* prière,
Plus que vous Dieu le voit d'un regard obligeant
Et garde pour lui seul sa faveur toute entière.
Eh ! " Dieu " n'est pas son nom plus que " Tien, "
[" Manitou. "
S'il entend ce nom là, c'est qu'habitant partout,
Sondant les cœurs, les reins, nos secrètes pensées,
Les choses qui viendront et les choses passées,
Il ne se peut rien faire, ou dire, ou concevoir
Qu'il ne soit là, présent, pour entendre et pour voir.
Oh ! certes, Dieu se nomme : en sacrés caractères
Son nom se trouve écrit au livre des mystères ;
Mais ce nom adorable, aux mortels inconnu,
De toute éternité de lui seul est connu.
Qui vint à son baptême, ou qui vit son enfance
Pour connaître le nom qu'il prit à sa naissance ?
Son père est-il connu ? —point. Et sa mère, non.
Qui de vous donc pourra, garantissant son nombre,
Dans un livre authentique épeler son vrai nom ?

Peuples, vous paraissez jetés à l'abandon,
Quoiqu'une main, pourtant, vous protège dans
[l'ombre.
Si Dieu n'avait rangé les pierres du chemin,
Et ne vous eût conduit tous comme par la main,
Que de fois vous auriez vu sombrer le navire
Aux rescifs que la vague en écumant déchire.
Mais celui qui créa tant de mondes si beaux
Sait garder ses enfants de la fureur des flots.

Vos yeux ne s'ouvrent point encore à la lumière ?
Mais, c'est qu'il n'est pas temps d'éclaircir le mystère.
Notre esprit conçoit peu les merveilles du ciel
Durant qu'il est captif de dans un corps mortel,
Mais quand bientôt ce corps redeviendra poussière,
Notre âme en jaillira comme un trait de lumière,
Et prenant son essor, oriflamme de feu,
Elle s'élancera droit dans le sein de Dieu
Pour contempler sans cesse en la cité chérie
Jésus-Christ reposant dans les bras de Marie ;
Car la vierge a reçu l'éclatante faveur
De s'asseoir triomphante en face du Sauveur
Pour que l'ange ravi dans sa belle prière,
En invoquant le fils, bénisse aussi la mère.

....

Et toi, ma Philomène, (5) ange au regard si doux,
Es-tu lasse d'y voir l'œil de ton bel époux ?
Je le sais, quand il a bien contemplé sa mère,
Entre tous les Elus, il t'aime la première.

....

Le livre des destins qu'un ange tient ouvert
Mettra devant nos yeux Dieu même à découvert....

....

III.

En attendant, Docteurs, souffrez que l'homme meure
Sans que, d'un seul instant, vous avanciez son heure.
Votre art est nécessaire, utile, j'en convien ;
Mais sans faire de mal, accomplissez le bien
Et nous vous bénirons, pleins de reconnaissance.
C'est pour nous protéger que Dieu fit la science.

Et vous, vous qu'en mon conte on peut croire outragés,
Médecins érudits, quand un rimeur s'amuse,
Prend chez vous le sujet où badine sa muse,
Moquez-vous de la rime et vous êtes vengés.

Je reconnais d'ailleurs votre rare mérite.
Que cet aveu sincère envers vous trois m'acquitte.
Si je l'ai provoqué, calmez votre courroux
Et pardonnez sans peine une innocente injure.
S'il le fallait, demain, suppliant, à genoux,
Je viendrais vous prier de guérir ma blessure.

Et toi, sexe enchanteur, dont ma muse, en passant,
Dans son humeur chagrine a décrié les charmes,
Tu sauras malgré moi te rendre intéressant,
Sans même rechercher l'expédient des larmes.
Pour une faible injure, on te dira cent fois:
Ton sourire est divin, et bien douce est ta voix.
Bon gré, mal gré, toujours l'homme te rend les armes.

Va, quoiqu'on dise, sois tel que le ciel t'a fait.
Dieu si sage fit-il rien de mal en effet?
Qui te dit babillarde, intrigante, volage,
Querelleuse, coquette, incommode en ménage
Soudain, quand tu parais, se fait humble sujet,
Et sa conduite, alors, fait bien voir qu'il mentait.
O mon Dieu, si j'osais te l'avouer, j'ai honte
D'avoir dit tant de mal des femmes dans mon conte;
Car enfin c'est connu, le Sexe, en ses défauts,
Montre encor des vertus que n'ont pas nos héros;
Et puis, s'il le voulait, jasant sur notre compte,
Que ne dirait-il pas pour nous faire rougir?
En vérité, de honte il nous ferait mourir.
Piété, dévoûment, courage, grandeur d'âme,
Sont les moindres vertus dont s'honore la femme.
Sa vie entière est bien un martyre touchant
Que l'homme méconnait parce qu'il est méchant.

O femme, ange adoré, quand l'homme se désole,
Tu sais le ranimer par ta douce parole.
Quoique l'ingrat d'abord soit sorti le premier
Des mains du Créateur avec un front sans tache:
Dans la Cité des Saints, il sera le dernier
Car la femme, ici-bas, sait mieux remplir sa tâche:
Dans le malheur, la femme est forte et l'homme est
[lâche

Il tombe sous le poids de ses propres douleurs
Et n'a pas une larme à mêler à tes pleurs;
Et de chagrins amers, quand ta coupe est remplie,
Courageus , tu boir son calice, à la lie;
Par ses vertus, sa foi, j'en fais, ici, l'aveu,
Plus que l'homme, la femme est l'image de Dieu;
Mais la mienne surtout qui, souffrant le martyre,
N'a pour moi son *bourreau*, jamais qu'un doux sourire,
Une tendre caresse avec un franc baiser
Dont je ne puis, *toujours*, assez l'indemniser.

Que tu me parais grande, ô femme, en ta faiblesse
Et que l'homme sait peu mériter ta tendresse.
Moi-même qu'a formé le plus pur de ton sang,
Je n'ai pu me sauver qu'en déchirant ton flanc;
Et toi tu m'as couvert des baisers de ta bouche
Quand des douleurs sans nom t'écrasaient sur ta cou-
[che:
Oui, j'ouvris sous tes pas les portes du tombeau,
Quand, pour me recevoir, tu parais mon berceau.
Contre l'enfant cruel noble fut ta vengeance,
Car tu me bénissais au fort de la souffrance,
Et plus je te fis mal, plus tu me trouvas beau!
Femme, je te bénis, seconde Providence,
Qui veille sur le monde, en tout temps, en tout lieu.
Quand l'homme en ses excès s'est maculé de boue,
Qu'un stigmate odieux a défloré sa joue,
Tu prie.... il se repent, et recueilli, pieu,
Il implore à genoux le pardon de son Dieu.

Heureux l'homme sur qui ta blanche main se pose,
Car sa plaie est guérie et son esprit repose.
Heureux l'enfant qui dort appuyé sur ton sein;
Petit ange, il sourit, car son rêve est divin.
Joie au mortel sur qui ton doux regard s'attache;
Eût-il tué son père, il paraitrait sans tache.
Ton œil limpide et doux, ton souris gracieux
Rendront un jour jaloux les blonds enfants des cieux,
Car l'ange inclinera sa charmante figure,
Agenouillé devant la femme chaste et pure;

Et le blond Chérubin, au cœur brûlant d'amour,
Pour rendre hommage à Dieu, qui veille nuit et jour,
Te dira dans ses chants, tout remplis d'harmonie,
Des mots pour t'enivrer d'une joie infinie.

Salut! Victoire au monde où brillent tes vertus,
Car c'est de toi qu'est né le Prince des Elus.
Veuille le ciel propice à mon humble prière
Qu'à mon dernier moment tu fermes ma paupière,
Et que mon âme, au sein de la Divinité,
Te glorifie encor pendant l'Eternité !........
Là, dans les doux transports d'une sainte allégresse,
Parmi les Séraphins que l'œil de Dieu caresse,
Si Jésus le voulait, je serais trop heureux
De voir ton front charmant pour reposer mes yeux.
Oui, j'en ai l'espérance, où Jésus voit sa mère,
Moi qu'il a racheté, moi je verrai ma sœur
Et j'entendrai sa voix me dire avec douceur:
Je t'aime, oh! oui, je t'aime, O bel ange, mon frère!
Et moi je répondrai: Sœur, combien tu m'es chère!
Et nos cœurs, détachés de l'ivresse des sens,
Eprouveront, en Dieu, des plaisirs ravissants.

THOMAS.

NOTES.

(1) Le seul mérite de ce conte est d'être vrai d'un bout à l'autre. Qui ne se souvient pas de la malencontreuse affaire Alexander, arrivée il y a quelque quinze ans, à Lachine ?

(2) Seulement en temps de Révolution non justifiée par les crimes du Monarque.

(3) La mort de Louis Seize.

(4) La mort de la Princesse de Lamballe. Quand un peuple, (des millions d'hommes,) tue une femme laide, il commet un crime abominable ; Si la femme est belle, son crime n'a plus de nom que dans la langue hurlée par Satan.

Comment croirons-nous aux anges du ciel, si nous effaçons les reflets d'infini que les anges terrestres ont au front et dans leurs yeux célestes ?

(5) Thaumathurge que j'aimais tant dans mon âge et que je ne puis pas m'empêcher d'aimer encore, malgré........

Pourquoi vous être sitôt envolés, ô mes chers préjugés ?

ERRATA.

Page 19, 6ème, ligne : au lieu de " est," lisez " soit."

" 28, 1ère. " " " Disain, " lisez " Dizain."

" 31 31e. " " " Dieu, " " " Christ."

" 40, 22ème. " " " voudais," " " voudrais"

" 47, 1ère. " " " hante, " " " hantent."

Beaucoup d'autres erreurs typographiques seront corrigées par le lecteur intelligent.

AUTRES ERRATA.

Page 19, 6e. ligne, au lieu de " est " lisez " soit "

" 21, 15e. " " " Bourbon " lisez " de Lorraine-[Hapsbourg

" 28, 3e. " " " Tes " " " Tesses "

" 36, 17e. " après " et " " " le "

" " 18e. " au lieu de " Sa " " " La "

" 27, dernière ligne, au lieu de " drez " lisez " driez "

" 50, 33e. " " " l'horreur " lisez " frayeur "